Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 55 (1917)
Heft: 1

Artikel: L'accordeur
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-212761

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

d'opéra-comique, où languissent, pitoyablement, des cygnes et autres bêtes aquatiques, ni statues... C'était une pelouse, et rien de plus. Et les gamins s'en donnaient à cœur joie, couraient et cabriolaient C'était bien autre chose que le gravier municipal et les poissons multicolores de l'édilité.

Pendant la belle saison, Montbenon servait de place d'armes pour les milices vaudoises. La place était en grande fête les jours d'avant-revue et de revue, et nous, les gosses, courrions après la troupe pour solliciter, sans vergogne, une ou deux cartouches de poudre que nous utilisions ensuite pour faire des « guillettes ». Heureux temps!

C'est sur Montbenon aussi, que le lundi de Pâques, les bouchers « couraient » les œufs, à l'ombre des grands arbres, en famille, pourrait-on dire, car Montbenon faisait partie du Lausanne populaire. On s'y sentait chez soi. Moins de fleurs, mais davantage de bonhomie. Les bons vieux fumaient leur pipe sur les bancs de la terrasse et les petites bonnes, comme aujourd'hui, surveillaient d'un air distrait les cupesses de leur minuscule clientèle; elles n'avaient pas à craindre aucune escampette dangereuse, puisque sur les routes les autos et les bécanes ne menaçaient personne d'écrasement.

Et il y avait les *Côtes*. Ah! ces côtes de Montbenon, taillis sauvages, forêts vierges de nos imaginations d'enfants! Nous y battions l'estrade sous des noms énormes: Oeil de Faucon, Elan rapide, Bison noir, etc., etc. Fenimore Cooper et Gustave Aimard inspiraient nos explorateurs parmi les ronces dangereuses aux culottes et aux blouses. Au fond, à nos pieds, le chemin un peu sombre, longeait le Flon, et de braves cordiers y travaillaient sans relâche. Et puis il y avait la *chocolatière* exhalant un parfum à la fois amer et doux qui flattait agréablement notre odorat, car, à cette époque, le chocolat ne courait pas les rues comme aujourd'hui et nous nous régalions de ce que les jeunes blancs-becs de 1917 considéreraient avec un inévitable dédain.

Parfois les côtes de Montbenon étaient envahies par une petite équipe de jeunes travailleurs. Oh! ni des terrassiers, ni des bûcherons, ni même des géomètres. Non. Des collégiens, tout simplement. Des *Indus*, des *Moyens*, qui venaient s'installer dans les taillis pour dessiner d'après nature, le vallon pittoresque et les vieilles maisons aujourd'hui démolies. Les plus habiles d'entre ces garçons et les plus artistes, sans doute, s'efforçaient à rendre la perspective fuyante de la minuscule vallée avec, au fond, l'échancrure sur St-Sulpice et, enfin, à l'arrière-plan, la ligne délicieuse du Jura. Paysage exquis... Aujourd'hui... Mais nous verrons cela plus tard.

A la nuit tombante, les Lausannois aimaient à faire quelques pas sur cette colline si paisible, si bourgeoise, si familiale, sur cette esplanade qu'affectionnait le poète Porchat et qu'il a si bien chantée. Ceux qui l'ont connu — il est mort en 1864 — fredonnaient la vieille chanson:

C'est là-bas près du village,
C'est au pied du clocher noir...

et les souvenirs aidant, on en venait, avec l'ombre qui descendait doucement, à évoquer cette journée du 24 avril 1723 où un noble martyr vêtu de son uniforme d'officier et accompagné d'un important cortège de magistrats et de soldats à pied et à cheval, traversa pour la dernière fois la pelouse toute verdoyante d'herbe printanière. L'échafaud, là-bas, à Vidy, attendait le major Davel.

* * *

Aujourd'hui... mais que disais-je. Attendez, que je me remette. Aujourd'hui... ce sera pour la prochaine fois.

C. P.

Les Artisans de la Victoire. — Tel est le titre général d'un tableau vraiment d'actualité (60 cm. sur 42 cm.) réunissant 84 reproductions de photographies, remarquables de netteté, des personnalités ayant joué un rôle en vue dans la Guerre Européenne: souverains, généraux, ministres, etc., y compris 14 portraits de personnages romands.

Au centre, une aquarelle représentant une vivante scène de guerre. Au bas du tableau, *les dates des 31 déclarations de guerre*.

Ainsi, d'un seul coup d'œil, on embrasse l'immensité du cataclysme mondial. Son exécution artistique fait le plus grand honneur à la maison d'arts graphiques « Sadag », à Genève.

Ce tableau est le souvenir le plus complet le plus pratique et le meilleur marché qui ait été publié sur la guerre européenne. Prix 1 fr. 50.

Pour le gros, s'adresser à l'éditeur: M. A. Huguenin, 16, rue Beau-Séjour, à Lausanne.

L'accordeur. — M. et Mme *** ont eu, en dînant, une scène assez vive, qui a fini par une bouderie persistante.

Leur fillette, que cette situation contrarie, voyant arriver l'accordeur de piano, lui fait:

— Ecoutez, M'sieur, quand vous aurez fini avec le piano, vous tâcherez d'accorder aussi papa et maman, n'est-ce pas?

NAPOLÉON AU GRAND ST-BERNARD

II

Quant aux canons, il fallut trouver un nouveau moyen de les transporter, les ingénieux traîneaux à roulettes étant inutilisables. On dut les enfermer entre deux moitiés de troncs d'arbre creusés et les faire tirer par des hommes. Des proclamations séduisantes avaient attiré sur les lieux plus de 6000 paysans du Valais et de Vaud. On leur promettait mille francs par pièce transportée de St-Pierre à St-Rémy. Comme il fallait 64 hommes pour ce travail pénible, ce n'était en somme que 16 francs par homme. Encore, contrairement aux affirmations des historiens français, ces pauvres gens ne reçurent-ils... *rien*, sauf pour les premières pièces. Il est faux d'écrire que les paysans se refusèrent à ce travail dangereux et que les soldats durent le faire.

Dans les passages spécialement périlleux, les soldats entonnaient des chants patriotiques et la musique jouait. La descente fut peut-être plus dangereuse que la montée. Le sentier étroit était glacé. Les cavaliers marchaient en tenant leur cheval par la bride. Le moindre faux pas pouvait être mortel. Heureusement, les accidents furent rares.

En arrivant à l'hospice, chaque soldat recevait des religieux un morceau de pain et de fromage et deux verres de vin.

A cette occasion, l'hospice distribua 500 livres de pain, 3498 livres de fromage, 749 livres de sel, 400 livres de riz, 1750 livres de viande, 21,724 bouteilles de vin, 500 draps de lit, pour en faire des guêtres et des pantalons. Il résulte de là que les soldats n'avaient guère avec eux que du pain. Les religieux ont fourni le reste.

Pour l'hospice, il y eut de ce chef une dépense de 40,000 fr. Bonaparte en paya 18,000 fr. et pas un centime de plus.

Allons maintenant retrouver le premier consul à la maison prévotale de Martigny, où il resta trois jours.

Pendant ce laps de temps, Bonaparte ne sortit de sa chambre que pour aller au réfectoire. Il passait nuits et jours absorbé par une correspondance active avec ses généraux. Le 20 mai il se mit en route, accompagné de Duroc, son aide de camp, et de Bourrienne, son secrétaire. M. Murith, prieur de Martigny, connu dans le monde des botanistes, et M. Ferrettez, procureur de la maison de St-Bernard, firent route avec lui.

A la cure de Liddes, le premier consul s'arrêta un instant pour y boire un verre de vin. Vers cinq heures du matin, Bonaparte arrivait à Bourg-Saint-Pierre. Il entra dans l'hôtel, actuellement « Au déjeûner de Napoléon », qui portait alors le nom de « A la colonne milliaire ». On voit encore cette colonne vis-à-vis de l'hôtel. Passablement fatigué, le futur vainqueur de Marengo monta dans la chambre qui a été reproduite exactement au village suisse de l'Exposition de Paris, avec ses meubles originaux. Le premier consul se reposa sur un fauteuil; pour son déjeûner, il prit des œufs à la coque et du vin.

A cette époque, les propriétaires de l'hôtel étaient Anselme Nicolas Moret, et sa femme Jeanne-Sophie, qui venait d'accoucher d'une fille, dans la nuit du 19 au 20. Duroc et Marmont burent à la santé de la fillette, proposant au père de demander Bonaparte comme parrain de l'enfant. Mais Anselme Nicolas refusa, n'osant point prier le premier consul d'être le parrain d'une fille. Quelles préventions contre le sexe aimable!

Avant de partir, à dos de mulet, pour le Grand-St-Bernard, le premier consul passa en revue une compagnie de grenadiers, campée au-dessus de Bourg-St-Pierre.

A mi-chemin, Napoléon faillit être précipité dans l'abîme, par un écart de son mulet. La présence d'esprit du guide Pierre-Nicolas Dorsaz lui sauva la vie. Bonaparte alors entra en conversation avec son conducteur, qui lui raconta naïvement ses amourettes. Quelques temps après, le brave garçon reçut de Paris 1200 fr., ce qui lui permit d'acheter la maisonnette convoitée et d'épouser la jeune fille de ses rêves.

Arrivé à l'hospice, le premier consul trouva à grand'peine une tranche de rôti, quelques biscuits et une bouteille de vin. Les soldats avaient épuisé toutes les provisions. Il descendit ensuite sur Etroubles.

Les mémoires de l'abbé Vésenda, qui se trouvait à Etroubles, lors du passage, racontent dans un langage naïf l'épouvante qui a régné dans la haute vallée d'Aoste, pendant cette occupation française, si soudaine. Il y avait en tout 600 hommes échelonnés de St-Rémy à St-Maurice.

Après quelques escarmouches sans importance, à Etrouble et à Aoste, l'armée française se vit barrer le chemin par le fort de Bard, perché sur un rocher inaccessible, et dominant de son artillerie l'unique route de la vallée. En vain, Lannes avait-il hissé, avec de pénibles efforts, quelques pièces d'artillerie, sur les hauteurs d'Albaredo. Il fallut user d'un subterfuge. A la faveur d'une nuit épaisse, l'avant-garde réussit à faire passer l'artillerie dans la rue de Bard, jonchée de paille et de fumier.

L'infanterie et la cavalerie avaient pu se frayer un passage dans un sentier de montagne, élargi par les troupes du génie, opération qui fait plus d'honneur au premier consul que la traversée du Saint-Bernard elle-même.

Bonaparte assistait aux opérations du fort de Bard. Suivant Gassendi et Furrer (*Geschichte von Wallis*), étant en reconnaissance avec une suite peu nombreuse, il tomba dans une embuscade d'Autrichiens, qui le prirent pour un officier quelconque. Bonaparte demanda un instant de répit, et, quand la troupe qui le suivait fut arrivée, il s'avança vers l'officier autrichien en lui disant: « C'est maintenant vous qui êtes le prisonnier du premier consul. »

On sait le reste. Battus à la Chiusella et à Marengo, les Autrichiens furent contraints de signer le traité de paix d'Alessandria, qui leur fit perdre toutes leurs conquêtes de la Haute-Italie, et les forcèrent à se retirer derrière le Mincio.

La nouvelle de la prise de Milan et de la bataille de Marengo fut accueillie en Suisse avec des sentiments bien divers. En haut lieu, où l'on croyait que ces événements allaient enfin